LE CORPS DE LA VILLE, CAVAFIS ET «THE ALEXANDRIA QUARTET»

Alexandre le Grand, fondateur de la ville de l' Alexandrie égyptienne (une des cinquante - à peu près - villes du même nom qu' il avait fondées), n' eût pu imaginer que cette ville justement deviendrait un phare intellectuel et un carrefour de civilisations pour les pays méditerranéens et orientaux, à travers les siècles. Sa population variée (arabe, européenne, juive, africaine) lui donnait une atmosphère unique et la rendait ouverte à tout mouvement intellectuel et prête à recevoir et à assimiler les courants idéologiques et artistiques de diverses périodes et cultures.

Vers la fin du 19e siècle et pendant les premières décennies de notre siècle, Cavafis, poète d' origine grecque, mais fils authentique d' Alexandrie, devient une des figures prédominantes dans la vie intellectuelle de la ville. Le poète alexandrin se sent étroitement et fatalement lié à cette ville, qui pénètre impérieusement dans sa poésie. Chez lui, le corps humain se transforme en ville ravagée par le temps. Aux années '50 l' écrivain et poète d' origine irlandaise Laurence Durrell, après avoir travaillé au service diplomatique du gouvernement britannique, écrit «The Alexandria Quartet», une tétralogie en prose poétique, dont le personnage central est Alexandrie, ville exotique et décadente, pleine de beauté et d' érotisme. Les quatre livres de la tétralogie portent les titres: «Justine», «Balthazar», «Mountolive» et «Clea». Chez Durrell, la ville se transforme en corps vivant mais ravagé par ses propres péchés. Cavafis, «le vieux poète» de la ville, est présent dans la tétralogie de Durrell, qui jette - à son tour - un regard nouveau sur la vie et les habitants d' Alexandrie de l' entre - deux - guerres et de la 2e Guerre Mondiale. L' auteur parle de la ville comme s' il s' agissait d' un organisme vivant. Il dit: «La ville qui s' est servie de nous comme de sa propre flore...» ou «c' est *la ville* qui est coupable et pourtant c' est *nous*, ses enfants, qui devons payer le prix». Ses personnages se sentent capturés par une volonté trop forte et trop décisive pour être humaine. «C' est l' attraction qu' Alexandrie exerce sur tous ceux qu' elle a choisis pour les rendre ses symboles vivants». La ville a une puissance étrange et équivoque; «elle n' est ni grecque, ni syrienne, ni égyptienne, mais métisse: un amalgame». Selon l' auteur irlandais, Justine, une des héroïnes principales de la tétralogie, ressemble beaucoup à sa ville: tout

comme elle, cette femme a une forte saveur, mais un faible caractère.

La ville est envisagée comme un être humain avec ses vocations, ses désirs, ses peurs. Elle arrive à sa maturité, elle révèle ses prophètes et elle décline dans la vieillesse ou dans la solitude, qui pis est. «Ne sachant pas que la ville – mère agonisait, les femmes vivantes restaient encore dans la rue comme des caryatides soutenant l'obscurité...» écrit Durrell. Alexandrie, pareille à une maîtresse, inspire aux héros du «Quartet» l'amour, la passion, la haine, l'ennui, la fatigue, la trahison de l'amitié et la ruine de l'amour. Elle est une princesse et en même temps une prostituée; une cité royale et en même temps un «anus mundi»; un «fertile désert d'amours humains couvert des os desséchés de ses exilés». Le narrateur constate que la ville est profondément patiente comme une ville musulmane; personne dans Alexandrie ne peut sentir une surprise quelconque et la tragédie ne sert qu'à pimenter la discussion. La mort et la vie sont des épisodes d'un destin qu'on ne peut éviter et face auxquels on ne peut que sourire.

Alexandrie, la ville hospitalière, toujours prête à prouver sa «xénophilie», la ville habitée de races et de religions variées, ressemble à «une grande méduse étendue...» à «une feuille aux multiples nervures». Avec ses rythmes moribonds «elle s'enroule indifférente autour des vies endormies, comme un boa gigantesque, digérant sa nourriture». Chez Durrell, la ville est l'objet d'adoration, bien qu'elle fasse les gens souffrir; tous ceux qui l'ont connue ne peuvent se délivrer de son souvenir, c'est pourquoi ils l'haïssent et l'aiment à la fois. Ses racines sont enfoncées dans la mémoire; «elle est accrochée à la mémoire des vieillards comme les traces d'un parfum sur une manche. Alexandrie est la capitale de la mémoire». La ville, selon l'auteur, est «un rêve bleu oppressif étendu au soleil comme un vieux reptile à la lumière pharaonique de lac».

Dans le roman de Durrell apparaît la figure variée d'Alexandrie des races différentes, de langues hétéroclites, d'une douzaine de religions. Les communautés se perpétuent et communiquent entre elles: les Turcs avec les Juifs, les Arabes avec les Coptes et les Syriens avec les Arméniens, les Italiens, les Grecs. Des cérémonies, des mariages et des contrats unissent et séparent les races qui coexistent sur le corps protéiforme de cette ville éblouissante. Triomphes politiques, codes de comportement, chaleur, patience, débauche, sentimentalité, meurtres passionnels, voilà ce que c'est qu'Alexandrie. Les fêtes religieuses agitent tout le temps le corps flexible de la ville. Une douzaine de religions participe à chaque fête; même les musulmans prennent part à des fêtes chrétiennes et chaque fidèle fait sa prière à son dieu à lui. Au cours de la Mi-carême, la ville entière se déguise et s'identifie à Venise

et à Athènes; pendant les jours du Carnaval, Alexandrie se sent libre derrière son masque; et l'atmosphère solennelle et mystérieuse lui permet tout: des rencontres clandestines, des péchés des cœurs et des corps, des rendez-vous mortels, des intrigues, même des meurtres sans traces. Pour l'auteur irlandais, Alexandrie est une ville «sacrée et profane» et les Alexandrins sont «les inquisiteurs des délices et de la douleur».

Pour Justine, symbole de la ville selon l'auteur, la débauche est curieusement «une forme de sacrifice de soi-même, un déguisement de la liberté». La ville impose à ses femmes de chercher la sensualité non pas aux délices, mais à la douleur; les traits dominants des filles elles-mêmes sont leur dignité effrayante et l'ennui dans lequel elles s'envoûtent. Néanmoins, dans le «Quartet», Alexandrie ne cherche pas les seules délices charnelles mais aussi celles de l'esprit. Plotin, Proclus, Pythagore, Empédocle sont présents aux discussions des habitants instruits, qui s'intéressent aussi à l'hermétisme. Il y a aussi le groupe de la Cabale, une société close, à laquelle ne peuvent participer que ceux qui sont choisis par des cabalistes. Ces derniers s'occupent de l'exercice spirituel, qui permet aux hommes de pénétrer le voile de la réalité et de découvrir des harmonies dans l'espace et le temps; l'étude de la Cabale est à la fois une science et une religion. Cette petite académie d'étudiants cabalistes vise à ennoblir tout mouvement humain et à l'élever au niveau de l'art.

Le profil religieux de la ville est formé par les sectes, les évangiles, les superstitions, les «réunions de prière», le Coran, le fatalisme, les légendes religieuses, les devins, les rites. Dans le roman, la communauté copte domine la vie économique et sociale de la ville. Les Coptes se nomment «genus pharaonicus» et sont considérés comme les vrais descendants des Égyptiens anciens. Les Musulmans ont toujours respecté les Coptes. L'élément copte, une fois réduit par la domination anglaise, organise un mouvement politique, qui aspire à renforcer la solidarité religieuse et culturelle de la race, et de récupérer ses droits en Égypte.

La guerre attribuée à la ville une odeur de sang douceâtre et dégoûtante. Le narrateur, qui rentre à Alexandrie en pleine guerre, rencontre un visage nouveau, bien que la ville n'ait pas beaucoup changé, n'ayant subi que peu de bombardements. La guerre a pactisé avec la ville; les groupes de soldats flânent dans les rues, souvent soûls, avec un air sombre et désespéré. A chaque hurlement de sirènes, la ville s'agite comme une fourmillière. Le triomphe de la mort déclenche des passions secrètes; une allégresse exagérée essaie de compenser le malheur dans lequel la ville plonge. La ville a été toujours perverse, mais,

jadis, elle goûtait les délices avec un style unique qui, à cause de la guerre, a disparu. Le corps d' Alexandrie a perdu sa finesse, son tact; il a été couvert par un voile de trivialité.

Le corps de la ville est le vrai protagoniste de la tétralogie de Durrell; c' est Alexandrie qui apparaît à travers les amours, les passions, les délices, les mystères, la politique, la vie sociale. C' est bien la ville qui a marqué la vie et la poésie de Cavafis qui, en revanche, lui a laissé les vestiges de son passage. Dans «Le Quartet Alexandrin», Cavafis est le vieux poète de la ville, dont les poèmes sont bien connus parmi les gens cultivés de la société alexandrine. Balthazar, un des héros de la tétralogie, ami du poète, pense qu' il a appris beaucoup plus en prêtant l' oreille à la poésie cavafienne, qu' en étudiant la philosophie. Le narrateur prétend que l' équilibre excellent du poète entre l' ironie et la tendresse le classerait parmi les saints, si Cavafis était un homme religieux. Le poète, souvent malheureux, semble chercher la beauté de chaque instant. Ses manuscrits attirent toujours l' intérêt d' une élite de la ville. Darly, le narrateur, traduit en anglais deux poèmes cavafiens et les offre à sa maîtresse Justine; ailleurs, il écoute la voix enregistrée du vieux poète récitant son poème «Les voix» (enregistrement réalisé par un amateur).

Dans le livre «Justine», le narrateur accepte de donner une conférence sur Cavafis, mais ce fait lui cause de la douleur, de la honte; quelle insolence de parler de cet ironiste doué d' un instinct si fin et qui arrive à donner par ses vers une nuance d' éternité même aux «amours vendus dans les rues». Il se sent trop petit pour parler de ce «modèle» de la ville, de ce créateur, dont les vers géniaux représentent une espèce de «banque de sang» même pour les dames mondaines d' Alexandrie. Le même personnage, en entendant Justine réciter les vers excellents d' un poème de Cavafis - intitulé «Au soir» - ayant comme sujet une histoire d' amour, ressent, une fois de plus, l' attrait étrange et équivoque de la ville. Durrell fait allusion à plusieurs poèmes cavafiens, tels que: «La ville», «Le soleil de l' après - midi», «Loin», «En attendant les Barbares», «Un de leurs dieux», «che fece... il gran rifiuto» etc.

Dans le poème cavafien «La ville», l' existence devient «des ruines noires» dans cette ville, où le poète a gaspillé sa vie. Mais il ne peut plus échapper à la ville; Il s' est lié à elle par une fatalité commune. Tous ses efforts afin de trouver une autre ville sont voués à l' échec. Un regard amer est jeté sur ce coin de la terre, qui s' est emparé de son âme et de son corps, devenu une ville ravagée par le temps. Ailleurs, son regard flâne nostalgiquement sur Alexandrie qui s' évanouit dans l' histoire, pareille à la vie d' Antonius qui se termine. Là, la ville demeure admirable et merveilleuse, malgré les épaves de la vie; c' est pourquoi Antonius

doit être courageux devant la mort et fier d' avoir connu une ville pareille.

Cavafis par sa poésie et Durrell par sa prose poétique esquissent, chacun à sa façon, l' image de leur Alexandrie à eux, de la ville qui a marqué leur vie. Moments privilégiés, promesses ambiguës, pécheurs de la ville et des corps, forment une synthèse nostalgique, dans laquelle les deux créateurs se réfugient, pour revivre les regrets d' une vie riche et inachevée à la fois. Les deux trajets, apparemment opposés, finissent par se rencontrer dans le coeur de la ville bien - aimée.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Έλση Μπακονικόλα – Γιαμά, *Το Σώμα της Πόλης,
Ο Καβάφης
και το «Αλεξανδρινό Κουαρτέτο»**

Ο Καβάφης, αυθεντικό παιδί της Αλεξάνδρειας, είναι μία απ' τις εξέχουσες μορφές στην πνευματική ζωή της πόλης κατά τα τέλη του 19ου αι, και τις πρώτες δεκαετίες του 20ού αι. Ο ποιητής νιώθει να συνδέεται στενά και μοιραία μ' αυτή την πόλη, που διαπερνά την ποίησή του. Στον Καβάφη, το ανθρώπινο σώμα μεταμορφώνεται σε πόλη λεηλατημένη απ' το χρόνο. Κατά τη δεκαετία του '50 ο ιρλανδικής καταγωγής συγγραφέας και ποιητής Λώρενς Ντάρρελ γράφει το *Αλεξανδρινό Κουαρτέτο*, μία τετραλογία σε πρόζα ποιητική, της οποίας το κεντρικό πρόσωπο είναι η Αλεξάνδρεια. Στο έργο του Ντάρρελ, η πόλη μεταμορφώνεται σε σώμα ζωντανό αλλά λεηλατημένο απ' τις ίδιες του τις αμαρτίες. Ο «γερο-ποιητής», δηλαδή ο Καβάφης, είναι παρών στην τετραλογία, είτε ως παρουσία ξεχωριστή, είτε δια των ποιημάτων του, που κινούν το ενδιαφέρον μιας ελίτ της Αλεξάνδρειας.